Document generated on 05/28/2025 9:39 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Celle des romans

Madeleine Monette

Number 133, Spring 2009

URI: https://id.erudit.org/iderudit/36676ac

See table of contents

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Monette, M. (2009). Celle des romans. *Lettres québécoises*, (133), 7–8.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2009

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Celle des romans

Je ne te reconnais pas dans ce roman, Madeleine.

Il y a quelques années, c'est ce que m'a dit un nouvel ami de Québec établi depuis peu à New York. Il venait de terminer *La femme furieuse*. Ce commentaire, qu'on m'avait déjà fait à propos d'autres romans, n'avait rien d'inhabituel ni de surprenant. En littérature, il n'est pas rare qu'on l'entende. Alors j'ai ri comme toujours…

Ah, bon! Mais ce n'est pas une raison pour être contrarié. Quand on pratique la fiction, on écrit souvent pour explorer des régions de soi où l'on ne s'aventurerait pas autrement, pour aller là où l'on n'irait pas dans la vie, vers ce que l'on ne sait pas ou ne connaît pas, vers ce qui nous intrigue ou nous fascine, vers ce qui nous heurte même, ou nous répugne; et pour répondre à ce qui nous interpelle, nous fait sortir de nous-mêmes. Et puis l'imaginaire est bien grand, qui nous pousse à nous dépasser, qui nous porte ailleurs.

Selon certains, on écrirait des romans pour « parler amplement avec sa voix secrète ». C'est ce qu'affirmait un critique à propos de Cynthia Ozick, par exemple. Mais cette voix, avec ses obsessions tout aussi secrètes, on ne peut la découvrir et la faire exister qu'en écrivant.

Par ailleurs, l'écriture, animée d'abord par nos incertitudes, nous permet de les traquer dans tous les sens, de secouer nos vérités actuelles en démontant l'échafaudage du moi, en défaisant nos défenses. Si la lecture, si le ravissement de la lecture peut éliminer entièrement l'*ego*, comme le croyait Virginia Woolf[1], n'est-ce pas parce que l'écriture est d'abord passée par là?

Lors d'une rencontre internationale d'écrivains sur le thème « Écrire l'amour, encore… », j'ai été surprise, naïvement peut-être, d'entendre de nombreux participants affirmer qu'ils écrivaient pour séduire. Donc pour renforcer le moi, pour exercer un pouvoir sur l'autre? En allant jusqu'à jouer d'astuces ou d'illusions? Devant ce consensus apparent, je ne pouvais qu'émettre une note discordante.

L'enfant désireuse de plaire que j'avais été, qui se réservait toutefois des coins inatteignables, qui rusait pour garder une part d'autonomie farouche, puis l'adolescente avide d'attirer l'attention et de charmer, impatiente d'explorer les abandons de l'amour, avait trouvé en littérature une sorte de délivrance. Car il me semble qu'en écrivant on est enfin libre du désir envahissant de séduire, comme d'être approuvée ou d'être conforme. Seule devant soi sans excuses, on s'efforce de produire une vision aussi singulière que possible, on s'acharne à conquérir une indépendance qui peut prendre des airs d'indocilité ou d'excès par exemple, mais être également un gage d'authenticité.

Alors l'image que l'on projette dans le quotidien, celle de la pensée spontanée et irrattrapable, peut bien se dissiper sur la page ou faire l'effet de ne plus coller.

À l'ami qui m'avait perdue dans *La femme furieuse*, j'aurais pu répondre aussi que je n'ai jamais entrepris d'écrire sur moi-même, ni dans mes romans ni dans un journal. Non, jamais jusqu'à présent je n'ai eu cette intention. Ce que j'écris est au plus un moi en train de s'imaginer, à la fois autre et différent. Dans la fiction, j'existe dans la composition de mes personnages, dans les rapports entre eux ou dans leurs conflits intérieurs, dans les tensions du récit et des images, au creux de mes phrases. Mais je peux laisser des traces, inscrire des nœuds émotifs dont la clé reste souvent cachée, des fragments de vécu transfigurés par les détours de la fiction. Et je n'échappe pas aux révélations fortuites ou impulsives, aux émanations graduelles d'une personnalité, à ce qui suinte de l'écriture. Car on écrit avec tout ce qu'on est, tout ce qui nous façonne à mesure. C'est ce qu'exige l'écriture. Rien de moins.

MADELEINE MONETTE

ALORS QUE PEUT ÊTRE UN AUTOPORTRAIT DE LA ROMANCIÈRE ?

En peinture ou en photographie, l'autoportrait saisit un moment d'une vie. Même animé, même déployé profusément dans le présent ou sensible au passage du temps, il marque l'arrêt du regard et tient de la pose.

Par contre, en prose, il peut être le condensé autobiographique d'une existence, décrire un instant qui s'ouvre sur une durée, mais alors il renie son intention ponctuelle ou déborde du cadre.

Pour moi qui me tiens loin de l'autofiction, qui suis discrète tout en croyant que le roman n'a rien à faire de la pudeur, l'autoportrait de la romancière est indissociable de ses romans de l'heure: celui qu'elle vient de terminer, celui qui est en cours ou qui s'ébauche. Et si l'on trouve qu'un roman lui « ressemble », c'est qu'on y reconnaît la manière de l'un de ses romans précédents.

Actuellement, ce sont surtout *Les rouleurs* qui me permettent de savoir où j'en suis, quel type d'écrivaine je deviens, comment je me définis par rapport au roman en tant qu'être humain et social, en tant qu'artiste.

Une fois chaque roman terminé, je fais le point en rédigeant des notes. Après *Les rouleurs*, je me suis penchée, par exemple, sur la transformation du temps présent en mode de la mémoire, sur la charge toujours narrative des réseaux d'images, sur le social qui devient tout à coup très personnel, sur la grande ville innommée de ce roman, etc. Une esquisse de la romancière pourrait se dégager sans doute de ces réflexions, comme une planche anatomique ou un état des lieux.

Souvent on demande aux écrivains pourquoi ils écrivent, ou pourquoi ils ont fait tel roman. Avant d'avoir terminé *La femme furieuse*, j'avais déjà une idée de mon prochain roman, mais ce qui m'a poussée à entreprendre *Les rouleurs*, c'est d'abord une impulsion aussi vague qu'irrésistible, celle qui préside à tout nouveau projet et qui m'emporte du début à la fin. Car plus j'avance, plus j'éprouve que l'écriture est en soi un but et plus je reconnais que le désir de travailler mon matériau, comme en peinture ou en danse, est à l'origine de mes textes. J'offre ceci aussi simplement que Susan Sontag qui disait entamer chacun de ses romans « en pensant littérature ». C'est un immense défi.

Car c'est dans les mots, dans le travail sur les mots que le roman avive nos sensations du monde, nos sensations de l'autre.

Mais si je tiens à me débattre avec le langage, si j'ai envie de déraciner les mots et les phrases, de les entrouvrir en y jetant de petits chauds ou froids, si je travaille avec des lenteurs ou des impatiences de poète, en refusant que l'écriture s'efface derrière l'histoire, mes romans ne se veulent pas autoréférentiels, ils ne pensent pas que littérature. Ou plutôt ils espèrent donner à la littérature tout son poids. Son poids dans notre présent. C'est là une ambition de l'ordre du souhait ardent, de la passion et de l'obsession, et elle peut s'accommoder de toute modestie, de tout sentiment d'insuffisance. Ainsi mes romans, en plus d'interroger nos perceptions subjectives du monde, d'être métafictionnels ou de commenter leur conception, aspirent à engager les lecteurs dans le réel, à créer une hyperréalité où, au mieux, ils seront vivement affectés et où, au moins, ils n'échapperont pas à l'émotion.

C'est comme pour ces enfants de la rue, ces évadés de la famille dont on est porté à détourner le regard parce qu'on ne peut pas se sentir chaque fois coupable ou responsable. Et si le petit Chalioux des *Rouleurs*, un personnage entièrement fictif, nous saisissait le visage par le menton pour ramener nos yeux droit sur lui ? Et si Arièle le faisait aussi, en s'éprenant de ce jeune nomade urbain ?

La conscience intime des autres et des choses, une attention extrême à ce que nous sommes, à notre quotidien non plus banal mais inépuisable. Une expansion de l'intime où tous les intrus sont les bienvenus. L'écriture accomplit ces tâches du roman. Car c'est dans les mots, dans le travail sur les mots que le roman avive nos sensations du monde, nos sensations de l'autre.

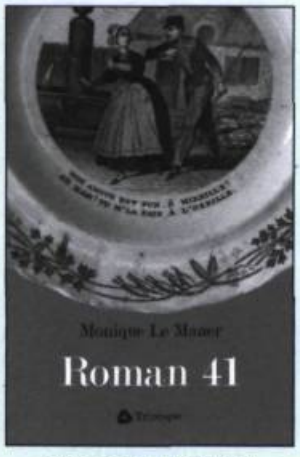
Quant aux portraits de la romancière, ils se dessinent là en creux, d'un roman à l'autre.

---

1. Virginia Woolf à Ethel Smyth, le 29 juillet 1934, *The Letters of Virginia Woolf*, Harcourt Brace Jovanovich, 1975-1980, vol. V, p. 319.

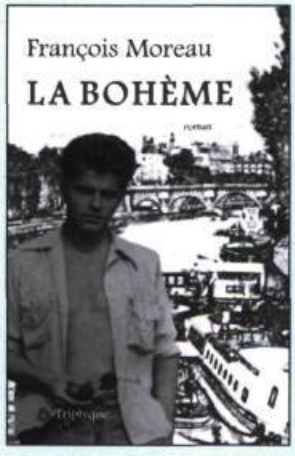
Triptyque NOUVEAUTÉS PRINTEMPS 2009

www.triptyque.qc.ca
tél. : (514) 597-1666



MONIQUE LE MANER
Roman 41
roman, 123 p., 18 $

Une nuit de tempête, deux hommes sont réfugiés dans un manoir. Pierre ne se souvient de rien dans sa vie, il est heureux, sans bagages. Adrien est chargé de valises, sacs et sacoches ; il se rappelle tout, jusqu'aux cent souvenirs de l'ours en peluche de son enfance. Les objets sortent des sacs, font jaillir les souvenirs, en viennent à tisser, entre Pierre et Adrien, un lien inexplicable. Surviendra la jeune Cécile, qui a l'air d'en savoir plus sur cette histoire qu'elle veut bien le dire.



FRANÇOIS MOREAU
La Bohème
roman, 189 p., 19 $

Vie d'artiste, liberté, rêves de gloire et d'amours : le jeune héros fera tout pour s'en approcher, bien aveuglément lorsqu'il décide de quitter le Québec sur un cargo rouillé, et bien intensément au fil des rencontres qui le mèneront à Londres, à Bruxelles, à Paris, soutenu par sa débrouillardise, son charme, et par l'intelligence des lieux et des êtres qu'il croisera. Bohème, bonheur fait de petits riens, amours en chapelet, jusqu'au jour où une femme le hante et lui donne la mesure de ce qu'aimer veut dire.

ANNIE CLOUTIER
Ce qui s'endigue
roman, 235 p., 23 $

Anna et Angela ont été conçues le même jour, dans les dunes de la mer du Nord. Alors que leur caractère et leur condition sociale les opposent, leurs destins s'emmêlent dès l'enfance. Au fil des années, elles tissent la trame de leur vie, sur le fond de la crainte et de la fascination qu'elles éprouvent l'une pour l'autre. Mais de Delft à Amsterdam, et de l'Indonésie à la Normandie, qui de la conventionnelle Anna ou de l'impétueuse Angela, réussit le mieux sa vie ?

JOHANNE ALICE CÔTÉ
Mégot mégot petite mitaine
nouvelles, 131 p., 18 $

« Il suffit de lire une seule des 10 nouvelles de *Mégot mégot petite mitaine* pour se rendre compte qu'on a affaire à une auteure au talent exceptionnel. Ses nouvelles sont comme de petites ouvertures dans la glace d'un lac profond. Quand on s'y faufile, qu'on s'y laisse couler, c'est tout un monde qui apparaît. [...] La voix de celle qui les raconte est ferme, assurée, irrésistible. »

Marie-Claude Fortin, *La Presse*